

Jaurès, Péguy, Rolland. Trois normaliens dans la guerre

Marc Crépon

Pour Frédéric

Évoquer en ce jour du 11 novembre 2018, un siècle après l'armistice, les noms de ces trois normaliens qui n'étaient pas de la même promotion et pas tout-à-fait de la même génération, mais qui entretenaient mutuellement des relations intimes, et parfois même orageuses, c'est donner droit, sans risque d'anachronisme, à ce qu'on appellerait aujourd'hui des « lanceurs d'alerte ». Ils ne le furent pas de façon identique, l'alerte ne fut pas la même pour chacun d'eux ; mais ils eurent en commun de considérer que leur engagement intellectuel leur faisait vocation d'avertir leurs contemporains, autrement dit de les prévenir du pire qui s'annonçait et qui peut-être avait déjà commencé, tentant vainement d'inverser le cours de l'histoire. La culture humaniste qu'ils avaient reçue, entre les murs de cette école, leur avait donné sans doute une connaissance du passé incomparable – et chacun devait le prouver et le rappeler tout au long de sa vie –, elle les avait dotés d'outils d'analyse du présent qui furent autant d'armes critiques. Mais ni cette connaissance, ni cette compréhension ne se laissaient détacher du souci de l'avenir. Sans doute est-ce là, au demeurant, ce qui donne à toute critique authentique sa temporalité propre. Elle exige toujours une double perspective. Elle suppose d'abord de resituer l'inquiétude du temps présent dans son histoire, son épaisseur, aurait dit Merleau-Ponty. C'est la force de son éveil. Elle implique ensuite cette projection dans l'avenir qui lui donne la portée conjointe d'une annonce et d'un avertissement. Voilà son inquiétude : rien de moins que le refus de consentir à l'inacceptable, de se résigner au cauchemar, comme si aucune parole n'était encore possible et que rien ne pouvait être fait pour forcer un ultime salut. A Jaurès, comme à Péguy et Rolland, il aura importé de rendre visible ce qu'on ne savait pas, ou ne voulait pas voir, de rendre imaginable ce qu'on n'avait plus (ou pas encore) la force ni la volonté d'imaginer.

I

Quand des amis se croisent, des années durant, que ce soit entre les murs de cette Ecole ou dans des meetings pu-

blics, toutes assemblées et réunions confondues, il en est toujours un, au bout du compte, auquel reviendra le souci de témoigner des autres après leur disparition. Pour Jaurès, comme pour Péguy, c'est à Rolland que sera revenue cette lourde responsabilité. Il le fit, pour le premier, le 02 août 1915, un an après son assassinat, alors que, pour s'être lui-même dressé contre la folie de la guerre, il était devenu un ennemi public. Quant aux engagements de Péguy, c'est en 1944, trente ans après la mort de ce dernier au champ d'honneur, comme on disait alors, qu'il leur rendit droit dans ce qui devait être son dernier livre. Quelle meilleure voie que ces hommages pour évoquer, au seuil de la guerre, au cœur des combats et dans les désillusions de la paix, au lendemain du 11 novembre 1918, les destins croisés de ces trois normaliens ? Empruntons-la un instant.

« Je revois sa grosse figure calme et joyeuse de bon ogre barbu, ses petits yeux, vifs et riant, dont le regard lucide savait en même temps suivre le vol des idées et observer les gens ; je le revois sur l'estrade, allant de long en large, les bras derrière le dos, à pas lourds, comme un ours, et se tournant brusquement pour lancer à la foule, de sa voix monotone et cuivrée, comme une trompette aigüe, de ces mots martelés qui s'en allaient frapper jusqu'aux places les plus hautes des vastes amphithéâtres, et qui touchaient au cœur, qui par toute la salle faisaient bondir l'âme de tout un peuple uni dans la même émotion. Et quelle beauté de voir parfois ces multitudes de prolétaires, soulevés par les grands rêves que Jaurès évoquait des horizons lointains, - dans la voix de leur tribun, buvant la pensée grecque¹. »

C'est dans ces termes que Rolland dresse donc le portrait de Jaurès. Et dans les pages qui suivent, ce sont trois traits qu'il met en avant — trois traits qu'il convient assurément de rappeler, dans des temps troubles comme les nôtres, où il arrive que la parole publique des intellectuels se dévoie dans des imprécations outrancières et une intolérance meurtrière. Ce que rappelle de Jaurès l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, c'est d'abord son refus de tout enfermement

1. Romain ROLLAND, « Jaurès », dans *Au-dessus de la mêlée*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2013, p. 202-203.

dans une logique de haine et de division, sa quête d'une unité et sa recherche inlassable d'une harmonie qui se tient, par principe, à l'écart de toute fascination du sang et de tout consentement au meurtre. Celui qui se dresse alors contre les emportements fanatiques de la guerre trouve dans la mémoire de Jaurès le soutien le plus précieux de son refus impératif, sinon même inconditionnel, de la violence et des pièges de sa justification. Voilà une grande leçon qui n'aura pas traversé le siècle autant qu'elle l'aurait dû : ni la passion de la liberté, ni le besoin d'unité qu'incarnait le tribun socialiste, de façon exemplaire, ne pouvaient s'accommoder de la moindre complaisance à l'égard de la violence, pas plus que d'un arrangement avec ses crimes. Sans doute est-ce ce qui faisait écrire à Rolland, ce 2 août 1915, alors que le sacrifice entier d'une génération battait son plein – celui-là même que nous rappellent les plaques devant lesquelles nous nous sommes recueillis, il y a un instant – : « La mort d'un seul homme peut être une grande bataille perdue pour toute l'humanité. Le meurtre de Jaurès fut un de ces désastres² ».

On a voulu aujourd'hui faire de Jaurès le portrait d'un lanceur d'alerte ; il le fut triplement et les trois traits que l'on retiendra de l'hommage que lui rend Romain Rolland sont autant de figures de cette alerte. La première nous avertit donc de prendre garde à toute fascination pour la violence, comme celles qui s'emparent des peuples, quand montent les tensions internationales, relayées par une presse enflammée. La seconde nous enjoint de refuser toute forme d'intolérance religieuse, quel qu'en soit le déguisement. « Pour moi, écrivait Jaurès, non seulement je n'ai jamais fait appel à la violence contre des croyances, quelles qu'elles soient, mais je me suis toujours abstenu envers elles de cette forme de violence qui s'appelle l'insulte ». Elle réclame pour les consciences un garde-fou contre les dérives de la laïcité. La dernière enfin – et l'on imagine l'importance, quelque peu désespérée, qu'elle pouvait revêtir en 1915 – nous prévient contre les égarements du patriotisme. L'alerte ici consistait à en ajuster la définition. Et il n'est pas inutile de rappeler les termes dans lesquels s'y risqua l'auteur de *L'Armée nouvelle*, tant ce pourrait être le rempart moral le plus efficace contre son invocation belliqueuse : « La vraie formule du patriotisme, c'est le droit égal de toutes les Patries à la liberté et à la justice, c'est le devoir pour tout citoyen d'accroître en sa patrie les forces de liberté et de justice. Misérables patriotes qui, pour aimer un pays, ont besoin de ravalier les autres, les autres grandes forces morales de l'humanité³ (1905) ».

Il reste que, lorsqu'on évoque la figure de Jean Jaurès

en « lanceur d'alerte », c'est d'abord à la guerre que l'on songe ; et c'est elle qui donne à son geste, celui-là-même dont il nous appartient d'hériter, aujourd'hui encore, en tant de domaines, sa véritable signification. Qu'est-ce, en effet, que « lancer une alerte » ? C'est maintenir jusqu'au bout, envers et contre tout, le fil ténu d'un espoir encore possible, aussi fragile soit-il, quand tout de la situation semble désespéré. Comme si, voilà le sens de son courage, il n'y avait pas de responsabilité plus haute que celle de vouloir, encore et toujours, rendre possible l'impossible. Il arrive alors que l'alerte s'apparente à un cri d'alarme. « Nous quitterons cette salle, en jurant de sauver la paix et la civilisation », s'écrie Jaurès, au congrès de Bâle, le 24 novembre 1912. Et encore le 25 juillet 1914, lors de sa dernière prise de parole publique, alors qu'il dresse un réquisitoire prémonitoire contre le malheur général, auquel le jeu des alliances diplomatiques et leurs calculs intéressés ont voué sans vergogne les peuples d'Europe.

« Eh bien ! citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore malgré tout qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront et que nous n'aurons pas à frémir d'horreur à la pensée du cataclysme qu'entraînerait aujourd'hui pour les hommes une guerre européenne. »

Comment ne pas songer à ce qui nous alarme aujourd'hui, à ces crises qui ont déjà commencé et dont nous resterons toujours insuffisamment alertés, tant qu'elles n'auront pas entraîné ce bouleversement des consciences, cette conversion des cœurs et des esprits qui sont l'horizon de toute alerte ? Comment ne pas songer à l'appel des consciences que devraient provoquer, *sine die*, pour tous et partout, ces urgences absolues que constituent la crise migratoire ou le dérèglement du climat, avec leur cortège de malheur ?

II

Il revint aussi à Romain Rolland, parmi beaucoup d'autres, de rendre hommage à Péguy, dans les premiers jours de septembre 1914. Des trois normaliens, dont j'évoque aujourd'hui le souvenir, il est le seul dont le nom figure sur ces plaques commémoratives, auprès desquelles nous nous rassemblons, chaque année, le 11 novembre. Voici dans quels termes, plein d'admiration, de respect et de douleur celui qui devait devenir, peu de temps après, la grande voix du pacifisme européen et qui n'aurait pas de mots assez durs pour fustiger le degré d'aveuglement d'un patriotisme, ivre

2. Romain ROLLAND, « Jaurès », dans *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 201.

3. Jean JAURÈS, cité par Romain Rolland dans une note de bas de page, op. cit., p. 205

de fureur belliqueuse, devait évoquer le sacrifice de son ami disparu au premier jour de la bataille de la Marne :

« *Mon cher compagnon Péguy est mort comme il a vécu : en combattant pour le droit et pour la foi. Le chanfre de Jeanne d'Arc est tombé en boutant l'invasion hors de France ... Combien il l'a aimée notre France glorieuse et meurtrie, que foulent en ce moment les canons ennemis ! Sa vie d'âpre héroïsme lui fut vouée tout entière. Il s'était assigné la mission sacrée de chasser les vendeurs du temple, qui la souillaient, de relever sa fierté, de lui rendre la conscience de son destin divin. Et il l'a défendue par la plume et par le fer. Toutes ses œuvres furent des actes : ses épopées mystiques, ses brûlantes visions, ses batailles de pensée. Et le dernier de ses actes fut son œuvre la plus belle.*

Péguy, vieux compagnon, près de qui j'ai marché quatorze ans, dans la nuit, au-devant du soleil de la France qui montait, tu l'as vu resplendir sur le champ de bataille. La France que tu voulais, la France que ta voix appelait [...], elle est ressuscitée ! Et tu vas en mourant, rejoindre les héros de son histoire épique [...]⁴. »

Il est peu d'essayistes et de poètes, au début du siècle dernier, dont on puisse, davantage que pour Péguy, dresser le portrait en lanceur d'alerte. Plus qu'aucun autre, il avait compris, sans doute même davantage que Jaurès, que la course folle dans laquelle s'étaient engagées les puissances occidentales avait rendu le conflit inéluctable – et qu'il fallait dès lors que la France mette toutes les chances de son côté. Ni Jaurès ni Rolland ne pouvaient se retrouver dans la mystique de la patrie qui donna forme à son engagement. Ils ne pouvaient davantage partager son redoutable « culte de la guerre », dans laquelle il voyait, comme le rappelle Rolland « la mesure du courage ». Dès 1905, Péguy eut la conviction que la France était en danger et que ce qui devait être protégé et défendu, à travers elle, était la plus haute spiritualité, à savoir une certaine idée de la justice, de la liberté et de la vérité. Ainsi devait-il écrire dans *Notre jeunesse*, quatre ans avant le début de la guerre « Quand une grande guerre éclate, c'est qu'un grand peuple, une grande race a besoin d'en sortir, qu'elle en a assez, notamment qu'elle en a assez de la paix [...] Un très profond besoin de gloire, de guerre, d'histoire, à un moment donné, saisit tout un peuple, toute une race, et lui fait faire une explosion, une éruption [...] »⁵. On comprend que, dans une telle perspective, l'hostilité de Péguy contre Jaurès ne cessa de croître, dans

les années qui précédèrent la guerre, aux limites de la fureur et de l'invective. Et il est probable que s'il avait vécu, au-delà des premières semaines du conflit, Péguy n'aurait pas pardonné à son ami Romain Rolland son plaidoyer contre la guerre.

III

Dès l'ouverture des hostilités, ce grand européen que fut l'auteur de *Jean-Christophe* ne vit rien d'autre, en effet, dans la guerre européenne que « une mêlée sacrilège qui offre le spectacle d'une Europe démente, montant sur le bûcher et se déchirant de ses mains comme Hercule⁶ » et, dans l'unanimité patriotique qu'exaltait Péguy, « une contagion de fureur meurtrière⁷ » où, pour le malheur de tous, « la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit » se voyaient « enrégimentées [...] à la suite des armées⁸ ». On aurait tort cependant de limiter l'engagement de Romain Rolland à sa critique intransigeante de la rhétorique haineuse des nations belligérantes. Inlassable fut également à Genève son action au sein de l'*Agence internationale des prisonniers de guerre*. De quoi s'agissait-il ? De rien moins que donner un contenu concret, autant que faire se peut, à la devise *Inter Arma Caritas*, en collectant, auprès des États, la liste de leurs prisonniers, afin de renseigner et rassurer leurs familles, privées de nouvelles. Parce que mille fausses rumeurs circulaient sur le sort qui leur était réservé, cette vaste enquête auprès des hôpitaux et des camps de prisonniers, véritable travail de fourmis, contribuait en outre à montrer, de part et d'autres, les efforts qui restaient possibles pour concilier l'humanité avec les exigences de la guerre. Voici comment Rolland en résumait l'esprit :

« *Elle [l'agence] n'est pas seulement bienfaisante, en renouant les liens brisés par la bataille entre le soldat prisonnier et les siens. Par son œuvre de paix, par sa connaissance impartiale des faits dans les pays en lutte, elle peut contribuer à détendre un peu la haine, exaspérée par des récits hallucinés, et à montrer chez l'ennemi le plus acharné ce qui reste d'humain⁹.*

Ainsi la guerre était-elle à peine commencée que l'auteur de *Au-dessus de la mêlée* pressentait déjà combien la paix serait difficile, si rien n'était fait, dès les premiers mois, pour contrer les ferments de haine qui n'avaient pas attendu longtemps pour empoisonner l'esprit des peuples belligérants. Ceux-là pourtant devraient réapprendre à vivre ensemble, une fois les hostilités achevées. Des trois amis, Romain Rolland fut le seul à connaître l'armistice, dont

4. Romain ROLLAND, *Journal 1914-1919*, Paris, Albin-Michel, 1952, p. 54.

5. Péguy, *Notre jeunesse*, cité par Romain Rolland, dans *Péguy, op. cit.*, p. 513.

6. Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, petite bibliothèque Payot, 2013, p. 67.

7. Romain ROLLAND, *Idem*, p. 68.

8. Romain ROLLAND, *Idem*, p. 69.

9. Romain ROLLAND, *Ibidem*, p. 106.

nous commémorons aujourd'hui le centenaire. Il fallait bien sûr saluer, comme il l'écrivit dans son *Journal*, en date du 11 novembre « la suspension du meurtre des nations¹⁰ ». Mais les raisons de douter et de s'inquiéter ne manquaient pas. Le jour même, il adressait au président Wilson l'exhortation suivante, dans une longue lettre : « Prenez, écrivait-il, ces mains qui se tendent, aidez-les à se joindre. Aidez ces peuples, qui tâtonnent, à trouver leur route, à fonder la charte nouvelle d'affranchissement et d'union dont ils cher-

chent confusément les principes ». Pourtant, revenant en 1935, sur les mois et les années qui avaient suivi l'armistice, il en résumait les désillusions d'une formule lapidaire : « La paix n'apporta point le repos à l'esprit. Les plus rudes combats étaient à livrer ».

11 novembre 2018

Marc Crépon, est directeur du département Philosophie de l'École normale Supérieure

10. Romain ROLLAND, *Journal ; Les années de guerre, 1914-1919*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 1644.